pagne; il l'enveloppe de son lasso et va l'étrangler, mais celui-ci a le temps de tirer sur son ennemi un coup de pistolet qui tue son cheval et permet au robuste Abel, l'officieux du docteur Kittredge, de venir à son secours et de l'aider à réduire à l'impuissance son farouche rival. Ramené chez le docteur par ses deux adversaires, Richard, dont la colère s'est dissipée, témoigne le plus grand regret de son action criminelle, et, guéri du désir de séduire sa cousine, qui le déteste, retourne dans le Sud gagner assez de dollars pour remplacer la dot d'Elsie : « C'est de moins une femme et de plus des écus, » comme dit la chanson. Débarrassé de cet ennemi redoutable, Bernard Langdon se trouve placé en face d'un danger non moins à craindre. C'est l'amour d'Elsie, qui a grandi dans le silence, terrible et désordonné. Avec une fille comme elle, il n'y a aucune possibilité d'échapper à une explication catégorique. C'est elle qui la provoque en avouant au jeune homme son amour et en lui demandant d'y répondre. Le malheureux professeur, sans faire connaître à Elsie qu'un sentiment fort tendre l'attache déjà à l'une de ses élèves, est obligé de lui répondre qu'elle ne trouvera jamais en lui qu'un ami. A partir de ce jour, une révolution semble s'opérer dans le caractère d'Elsie; l'amour et la douleur lui rendent sa nature de femme; ses yeux perdent leur éclat; ses joues si pâles s'animent d'une rougeur fiévreuse, et une mélancolique tristesse fait place à cette énergie sauvage qui était le propre de son caractère. Elle languit ainsi quelques mois, et meurt après avoir dit adieu à Bernard, et, pour la première fois, embrasse son père avec tendresse. Lorsqu'on ensevelit la jeune fille, on s'aperçut en soulevant le collier d'or qu'elle portait toujours, que la marque de naissance avait disparu.

Ce roman est d'une lecture entraînante. La donnée physiologique sur laquelle il repose est controversable, si l'on se place sur le terrain scientifique; elle entraînerait l'irresponsabilité absolue des actions humaines. Mais, dans une œuvre à la fois d'imagination et d'analyse, elle est séduisante, par les ressorts nouveaux qu'elle crée. Les études du médecin n'ont pas été inutiles au romancier pour décrire toutes les phases de ce singulier cas pathologique; il l'a fait avec une netteté, une sûreté de main toutes médicales. Ajoutons qu'un romancier français, P. Mérimée, a repris dernièrement, dans une nouvelle exquise, la même thèse bizarre : *Lokis, Journal d'un professeur.*

Elsie Venner a été traduite ou plutôt abrégée dans la *Revue des Deux-Mondes*, par M. E.-D. Forgues.

ELSIUS ou **ELSSIUS** (Philippe), historien et religieux augustin belge, né à Bruxelles, mort dans la même ville en 1654. Pendant plusieurs années, il enseigna les humanités et il a écrit : *Encomiasticon augustinianum in quæ personæ ordinis eremitarum S. Augustini præstantes enarrantur* (Bruxelles, 1634, in-fol.), ouvrage dans lequel il a réuni 2,500 biographies de religieux augustins, par ordre alphabétique de prénoms. Pour atteindre ce chiffre, il a suivi un bizarre procédé : d'abord il a donné deux fois ceux à qui il a trouvé deux noms différents; ensuite il a compris, parmi les religieux ermites, tous les fondateurs et réformateurs d'ordres et de congrégations, attendu, remarque-t-il, que tous ont emprunté quelque chose à la règle de notre saint P. Augustin. La plupart de ses notices sont insignifiantes, et la partie bibliographique y est fort négligée.

ELSNER (Jacques), théologien protestant allemand, prédicateur à la cour de Berlin et directeur de la classe de belles-lettres à l'Académie royale des sciences, né à Saalfeld (Prusse) en 1692, mort à Berlin en 1750. Après avoir achevé ses études à Kœnigsberg, il fut nommé recteur de l'école des réformés de cette ville. A la suite de voyages à travers l'Allemagne, il fut appelé à professer la théologie et la philologie à Lingen, et de là à Berlin, où il occupa une place de pasteur et de prédicateur à la cour et à l'église métropolitaine des protestants. Elsner s'attacha à expliquer le Nouveau Testament par les auteurs profanes et les témoignages de l'antiquité. Le principal de ses ouvrages a pour titre : *Observationes sacræ in Novi Fœderis libros, tomus primus libros historicos complexus* (Utrecht, 1720, in-8°); *Tomus secundus, Epistolas Apostolorum et Apocalypsin complexus* (Utrecht, 1728, in-8°). Cet ouvrage fut l'occasion de violentes polémiques. Citons encore d'Elsner : l'*Epître de saint Paul aux Philippiens, expliquée en discours moraux* (Berlin, 1741, in-4°), en allemand; *Nouvelle description de l'Eglise des chrétiens grecs en Turquie*, avec des notes (Berlin, 1739, in-8°); *De la déesse Hertha ou Erdanna* (1748). Son éloge, dû à Tormey, se trouve dans le tome IX de la *Nouvelle Bibliothèque germanique.*

ELSNER (Jean-Théophile), théologien polonais, né à Wengrow en 1717, mort en 1782. Il devint pasteur de l'église bohémienne réformée de Bethléem, à Berlin, en 1747, et senior des unitaires bohémiens de Pologne et de Prusse en 1761. Il a écrit : *Miphiboseth, Traité historico-philologique* (Leipzig, 1760, in-8°); *Essai d'une histoire des traductions bohémiennes de la Bible et des éditions du Nouveau Testament*, dans la même langue (Halle, 1765, in-8°); la *Biographie*, en latin, *de Jacques Elsner*, etc.

ELSNER (D'), général prussien, né vers 1734, mort à Opeln dans la haute Silésie, en 1802. Il se distingua dans la guerre de Pologne, aux affaires de Sportowa et de Michalowina, et se rendit maître de Cracovie (1794). Pour récompenser ce haut fait, le roi de Prusse le décora de l'Aigle rouge, et lui donna pour armoiries les armes de la ville qu'il avait prise.

ELSNER (Christophe-Frédéric), médecin allemand, né à Kœnigsberg en 1749, mort en 1820. A partir de 1785 il professa la médecine dans sa ville natale. Il a écrit un très-grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : des traités sur certains agents médicinaux, tels que la magnésie et le soufre; des monographies de plusieurs maladies, comme le fungus du sein, les fièvres, la dyssenterie, l'angine maxillaire, la petite vérole, la peste américaine, etc.; une *Bibliothèque de médecine légale* (1784-1789, 2 vol. in-8°); *Des rapports entre le médecin, le malade et ceux qui entourent ce dernier* (1794); *Pneumonia putrida* (1791); *Opuscula Academica* (1800); *De novæ pestis Americanæ ortu* (1804, in-8°).

ELSNER (Joseph), compositeur allemand, né à Grotzkau (Prusse) en 1767, mort en 1854. Il débuta comme enfant de chœur à l'église des dominicains de Breslau, puis passa au théâtre de cette ville, où il fut employé comme violoniste et comme chanteur. Fœrster, directeur de musique, lui donna des leçons d'harmonie. Arrivé à Vienne pour compléter ses études, il se lia avec les artistes en renom, et puisa dans leur entretien et dans la lecture des partitions des maîtres les notions indispensables à tout artiste qui songe sérieusement à l'avenir. Etabli en 1791 à Brünn avec la place de premier violon du théâtre, il composa quatre quatuors pour instruments à cordes, et une cantate dont le mérite lui fit donner la place de directeur de musique à Lemberg. De 1792 à 1799, durée de son séjour en cette ville, il écrivit cinq opéras et une quantité de musique vocale et instrumentale. En 1799, appelé à Varsovie comme directeur de la musique du théâtre, il exerça ces fonctions pendant vingt années consécutives, et, durant cet espace de temps, fit représenter vingt-deux opéras. En 1815, de concert avec la comtesse Zamoïska, Elsner fonda une société musicale qui fut l'origine du conservatoire de Varsovie, établi en 1821, et dont, après sa sortie du théâtre, il devint directeur, avec le titre de professeur de composition. Les événements de 1830 firent clore les portes de cet établissement. Depuis ce moment, retiré à Praga, Elsner écrivit un grand nombre de compositions religieuses, notamment un oratorio, la *Passion*, et un *Stabat mater.* Cet excellent artiste, en mourant, a emporté avec lui l'estime et l'admiration de son pays entier, et les regrets de ses nombreux élèves, qui lui avaient voué une filiale affection.

Les œuvres d'Elsner se composent de vingt-neuf opéras, trente et un oratorios, messes et morceaux religieux et vingt œuvres de musique instrumentale. On connaît aussi de lui deux écrits didactiques publiés sous ces titres : *Jusqu'à quel point la langue polonaise est-elle favorable à la musique*, et *Du rhythme et de la prosodie de la langue polonaise.*

ELSNER (Jean-Godefroy), économiste allemand, né en 1784. Après avoir exercé longtemps le métier de pelletier, il s'adonna à l'étude des sciences, passa ses examens de théologie en 1807; il fut pendant quelque temps professeur, se maria ensuite richement et s'appliqua alors tout entier à l'étude et à la pratique de l'économie rurale. Pour s'initier à tous les progrès de l'agronomie, il visita l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg, la France, la Hongrie, la Transylvanie. Elsner a écrit des ouvrages très-estimés. *Voyages économiques en Silésie, en Saxe et dans le Brandebourg* (Breslau, 1821-1822); *Tableau de l'élève des merinos en Europe* (Prague, 1831, 2 vol.); *Manuel de l'amélioration de la race ovine* (Stuttgard, 1832); *Economie rurale allemande dans son état actuel* (Stuttgard, 1835, 2 vol.); *Education du cultivateur* (Stuttgard, 1836); la *Toison d'or* ou la *Production et l'usage de la laine au point de vue économique et statistique* (Stuttgard, 1838); la *Race ovine sous tous ses rapports* (Stuttgard, 1840); le *Catéchisme du berger* (Stuttgard, 1841); l'*Economie rurale rationnelle en Allemagne* (Stuttgard, 1841); *Esquisses hongroises* (Leipzig, 1841, 2 vol.); l'*Education des moutons en Silésie* (Breslau, 1842); l'*Avenir de la production et de la vente de la laine en Allemagne* (Stuttgard, 1845); l'*Education rationnelle de la race ovine* (Stuttgard, 1848); l'*Economie rurale pratique et rationnelle* (Prague, 1852), etc.

ELSON, navigateur anglais, né vers la fin du XVIIIe siècle. Il était contre-maître à bord de la frégate *Blossom*, envoyée en 1825, sous les ordres du capitaine Beechey, pour seconder les deux expéditions du capitaine Franklin et du docteur Richardson, et compléter, autant que possible, la reconnaissance des côtes septentrionales du continent américain. La *Blossom* hiverna dans le détroit de Kotzebue, afin d'être en mesure de chercher pendant l'été de 1826 un passage à l'est, en tournant le cap Glacé, de manière à rencontrer l'expédition du capitaine Franklin. Les glaces ayant empêché la *Blossom* de doubler le cap Glacé, le capitaine chargea Elson de continuer le voyage dans une barque, aussi loin qu'il le pourrait du côté de l'est. Le 22 août 1826, Elson atteignit une pointe de terre basse et sablonneuse, à laquelle les glaces étaient solidement attachées, et, comme un vaste champ de glace compacte s'étendait à perte de vue du côté du nord, Elson fut obligé de renoncer à toute espérance de pénétrer plus loin. Ce point, qui est la partie la plus septentrionale du continent connu aujourd'hui, est situé à cent vingt milles du cap Glacé, par 71° 23′ 39″ de latitude et 154° 21′ de longitude. La côte reconnue par Elson était plate, couverte d'un grand nombre de lacs et de rivières, et surtout très-peuplée. Les habitations d'hiver des Esquimaux avoisinent les côtes de la baie. Le 18 août, le capitaine Franklin, avant de s'en retourner à la *Mackenzie*, s'était arrêté à l'Ecueil du retour (Return reef), sous 70° 26′ de latitude et 148° 52′ de longitude, à un point qui n'était éloigné que de cent soixante milles de celui qu'atteignit Elson quatre jours plus tard. Si le capitaine Franklin avait su qu'en persévérant dans ses efforts seulement pendant quelques jours encore, il pouvait rejoindre ses amis, il se fût probablement décidé à braver tous les dangers et à continuer son voyage et aurait ainsi complété cette courte lacune de cent soixante milles, dans laquelle les Anglais auraient exploré, à force de courage et de persévérance, une ligne non interrompue de côtes depuis le détroit de Behring jusqu'à 108° de longitude. Elson rejoignit sans accident la *Blossom*, et arriva en Angleterre avec elle à la fin de l'année 1826.

ELSSIUS (Philippe), biographe et augustin belge. V. Elsius.

ELSSLER (Thérèse), célèbre danseuse allemande, née à Vienne en 1806. Elle montra dès son jeune âge une énergie de caractère en rapport avec la virilité de sa personne. Sa taille (5 pieds 6 pouces) ne l'empêcha pas d'acquérir, à force d'intelligence et de volonté, les suffrages du public viennois, qui l'appelait *la Majestueuse.* Elle suivit sa sœur Fanny dans toutes ses excursions, se montrant à son égard aussi dévouée qu'une mère. Ce fut avec répugnance que Thérèse Elssler accepta un engagement pour l'Opéra de Paris. Sa timidité s'effrayait du jugement de ces Français, si légers et si railleurs. Elle craignait que sa taille élevée ne nuisît à l'effet produit par son talent. Le 1er octobre 1834, elle subit enfin l'épreuve redoutable. « Les Elssler, dit le docteur Véron, dansèrent un pas dans le bal masqué de *Gustave III*, pas composé et réglé par Mlle Thérèse; les deux sœurs, dont les qualités de danseuses ne se ressemblaient point, se montrèrent ravissantes. Mlle Thérèse semblait se sacrifier avec tendresse pour faire briller toutes les séductions de Fanny. L'Opéra comptait deux talents et deux célébrités de plus. » A dater de cette soirée, Thérèse Elssler se livra avec confiance aux inspirations de son génie chorégraphique. Elle obtint un très-beau succès dans l'*Ile des Pirates*, où sa sœur, guidée par ses conseils, se montra mime remarquable. Thérèse Elssler composa, pour le bénéfice de sa sœur, un ballet en un acte, intitulé : la *Volière* ou les *Oiseaux de Boccace.* Scribe avait collaboré à cet ouvrage, qui fut mis en musique par Casimir Gide, et représenté à l'Opéra, le 5 mai 1838. Dans la même soirée, on offrit au public une série de tableaux vivants qui permirent d'admirer sous différents aspects les charmes des sœurs Elssler. Thérèse Elssler avait trop d'esprit pour ne pas se retirer de la scène jeune encore et en plein succès, ne laissant derrière elle que de brillants souvenirs. Elle fut alors créée, par le roi de Prusse, baronne de Barnim, et épousa, le 20 avril 1850, le prince Adalbert de Prusse, cousin du souverain actuel. Par une bien rare exception, cette union a été heureuse.

ELSSLER (Fanny), célèbre danseuse allemande, sœur de la précédente, née à Vienne en 1810. Elle fut destinée dès son enfance à l'art chorégraphique. Son professeur Korschelf la fit admettre dans le corps de ballet d'enfants de Palffy, du théâtre *an der Wien*, et, dès l'âge de quinze ans, elle débuta avec succès sur la scène de la Porte de Carinthie. Le célèbre chorégraphe Aumer devint alors son maître, et s'appliqua surtout à lui enseigner la danse noble. De Vienne, la jeune danseuse passa à Milan, puis à Naples (1827), où elle resta pendant deux ans. Elle accepta ensuite un brillant engagement pour Berlin, et visita plusieurs fois Londres pendant ses congés. A ce moment, son talent avait atteint la perfection, et l'impresario prussien rappelait chaque fois l'artiste chérie du public de Berlin. « En 1834, raconte le docteur Véron, je fis un voyage à Londres; j'y vis Mlle Fanny Elssler, dont j'avais déjà beaucoup entendu parler; elle me séduisit surtout par sa physionomie charmante, spirituelle, pleine d'expression, et par son talent de danseuse d'une certaine individualité. Thérèse Elssler prévenait moins en sa faveur; sa taille était plus élevée que celle de sa sœur. Fanny désirait beaucoup venir à Paris; elle m'accueillit avec bonne grâce. Ces deux artistes ne touchaient à Londres que de faibles appointements, et encore à cette époque le Grand théâtre ne payait qu'assez irrégulièrement. Thérèse, au contraire, redoutait pour elle des débuts à Paris, et jusqu'au dernier moment elle résista à mes propositions d'engagement pour elle et pour sa sœur, qu'elle dominait. Je leur offris cependant 40,000 francs par an. Je les invitai à dîner à Clarendon's hotel, en haute compagnie; le dîner fit grand honneur au maître de l'hôtel, et au dessert on plaça sur la table un plateau d'argent où s'amoncelaient pour près de 200,000 francs de bijoux et de diamants. On passa le plateau en même temps que les corbeilles de fruits, et les deux demoiselles Elssler, assez empressées de faire leur choix, ne voulurent cependant accepter que deux des objets les plus modestes, et représentant à peine 6 à 8,000 francs... L'engagement des demoiselles Elssler ne put être signé que le jour fixé pour mon départ, et qu'après y avoir introduit cette clause exigée par Mlle Thérèse : que l'engagement de trois ans serait résiliable au gré de chacun, après les quinze premiers mois. » Le début de Mlle Fanny Elssler sur la scène de l'Opéra était alors une tentative hardie. Mlle Taglioni tenait le sceptre de la danse, et les connaisseurs doutaient qu'il fût possible de briller auprès d'elle. Pour le début de la nouvelle venue, on avait fabriqué un mauvais ballet, intitulé : la *Tempête*, dans lequel elle n'avait en réalité pas de rôle; elle ne paraissait qu'au dernier acte et uniquement pour danser. Mlle Taglioni régnait; son père régnait aussi par elle, en ce sens qu'il dessinait tous les pas que devait danser sa fille, tous les rôles qu'elle devait jouer. Le père et la fille eussent été fort blessés, si l'on se fût permis de donner à une rivale le moyen de se montrer avec tous ses avantages. Fanny Elssler n'eut donc que quelques pas à danser dans le ballet imaginé pour son début (15 septembre 1834). Elle éblouit le public par sa beauté, par sa grâce et par l'élégance de sa personne, ajoute le docteur Véron. L'émotion de la salle fut très-vive; on redemanda Mlle Fanny Elssler après la représentation, sorte d'ovation dont le public se montrait alors assez avare, et qu'on prodigue aujourd'hui à tout propos. Ce ne fut cependant qu'après la retraite de Mlle Taglioni que la nouvelle étoile put donner la mesure de sa valeur dans des rôles importants écrits pour elle. Jusque-là, et à l'exception du *Diable boiteux*, elle avait dû se résigner à n'être qu'une danseuse hors ligne, il est vrai, mais presque déclassée.

Les vieux amateurs de l'orchestre de l'Opéra, pour rendre l'effet produit sur eux par la danse des sœurs Elssler dans le fameux pas ajouté au divertissement de *Guillaume Tell*, disaient : « Au moins, voilà des femmes qui dansent nues! » Sous ce mot, qui établissait la seule comparaison possible entre les genres spéciaux des deux grandes artistes, aucune pensée inconvenante ne se cachait. Mlle Taglioni donnait tout à la danse et ne laissait presque rien à la femme; Fanny Elssler, au contraire, accusait davantage les charmes féminins. En 1839, elle quitta l'Opéra pour entreprendre une tournée aux Etats-Unis. Elle débarqua à New-York le 3 mai 1840. Son séjour de deux années dans ce pays ne fut qu'une longue série d'ovations sans précédents. On vit les compatriotes de Washington, les descendants de Franklin et de Penn, dételer les chevaux de la danseuse et se disputer l'honneur de la traîner dans sa voiture. Voici comment le *Courrier des Etats-Unis* résume ces pérégrinations triomphales : « Fanny a dansé en Amérique cent soixante-dix-huit fois pour son compte et vingt et une fois gratuitement, au bénéfice d'artistes, etc. Ses cent soixante-dix-huit représentations lui ont valu 742,000 francs... Enfin, et pour terminer cette nomenclature par un des faits les plus caractéristiques des mœurs théâtrales du nouveau monde, que Fanny Elssler a comprises et exploitées en femme de génie, elle a harangué *cinquante-deux fois* le public, tant en anglais qu'en français, en allemand et en espagnol. » De retour en Europe, Fanny Elssler alla directement à Vienne voir sa famille, puis elle reparut tour à tour à Berlin, à Londres et à Bruxelles. Devenue millionnaire, et aspirant au repos, l'artiste, après une tournée d'adieu en Russie et à Vienne, s'est retirée, en 1845, dans une belle propriété située près de Hambourg.

M. Briffault a tracé de Fanny Elssler le charmant portrait suivant : « Une délicatesse que l'on ne saurait imiter; la gentillesse, la distinction fine et légère, la souple agilité, une coquetterie toujours active, toujours ardente, l'art de la fascination, une intelligence sensuelle qui se reflète sur toute son organisation, et enfin une minauderie délicieuse : telles sont les qualités distinctives de Fanny Elssler. Sa personne est d'accord avec son talent, son corps est svelte et élancé, son visage est noble et piquant, l'expression en est distinguée, spirituelle et agaçante; son regard, doux et caressant, dit tout sans effronterie. Quelques défauts même sont chez elle un attrait de plus; son apparence faible et abattue est comme un témoignage des ardeurs secrètes qui vivent en elle... Fanny danse pour subjuguer et pour charmer. Taglioni nous a révélé la danse du ciel; Fanny Elssler veut l'amour des hommes; si l'une est la sœur des anges, l'autre est la plus adorable des filles de la terre. »

Beauté frêle et délicate, Mlle Fanny Elssler possédait un grand talent; mais c'était l'expression de la pantomime, substituée au charme de la danse qu'on admirait en elle. Elle avait de la grâce et exécutait des tours de force sur les pointes. On lui a reproché de manquer de légèreté; mais sa figure mobile et la vivacité de ses gestes se prêtaient merveilleusement au jeu des passions, et, dans tous ses rôles, elle a, comme le chanteur Nourrit, laissé des traditions, avantage peu commun au théâtre, et qui est le privilége des artistes d'élite. La *cachucha* était son triomphe. Toute l'Europe connut bientôt, grâce à elle, ce mot nouveau, qui désignait une danse nouvelle, un pas participant du *bolero* et du *fandango.* Ce fut en l'introduisant dans le ballet du *Diable boiteux* qu'elle le fit connaître sur la scène de notre grand Opéra, où il eut un succès extraordinaire. Avec ses castagnettes et sa mimique pleine d'expression, admirablement servie d'ailleurs par une musique entraînante, elle fit un instant oublier Taglioni, sans toutefois la surpasser, ni même l'égaler. Une particularité à noter, c'est que cette danseuse n'a jamais abordé la scène sans être prise d'un accès de spleen profond, qui se dissipait de lui-même pour faire place à une gaieté fiévreuse, au moment où la musique de l'orchestre se faisait entendre.

On a longtemps parlé, et M. Vapereau a reproduit ce bruit, d'une forte passion que Mlle Elssler aurait inspirée au fils de Napoléon Ier. Mlle Elssler a déclaré à plusieurs reprises à ses amis les plus intimes *qu'elle n'avait jamais vu le duc de Reichstadt.*

Voici la liste des principales créations de cette grande artiste. Miranda dans la *Tempête*, Florinde du *Diable boiteux*, l'*Ile des Pirates*, Zoé de la *Volière*, la *Gypsy*, Lauretta dans la *Tarentule.*

ELSTER, village du royaume de Saxe, cercle de Zwichau, bailliage et à 5 kilom. S.-O. d'Adorf, sur l'Elster Blanc, et à près de 500 mèt. au-dessus du niveau de la mer du Nord. Le *bain d'Elster* est situé au N. du village, au pied des coteaux boisés du Galgenberg. L'Etat y a fait construire un bel établissement. Les six sources, dont la température varie de 8° à 12°, portent, depuis 1851, les noms suivants : *Marienbrunnen*, source de Marie ou buvette, *Albertsbrunnen*, source d'Albert, *Kœnigsbrunnen*, source du roi, *Moritzquelle*, source de Maurice, *Salzquelle*, source de sel, *Johannisquelle*, source de Jean. L'eau, connue surtout depuis le XVIIe siècle, est froide, sulfatée et chlorurée, sodique, ferrugineuse et gazeuse. On l'emploie en boisson et en bains. « Les eaux d'Elster, dit M. le docteur LePileur, sont laxatives, diurétiques, toniques, reconstituantes, agissant puissamment sur les muqueuses et sur la peau. Les proportions différentes des principes minéralisateurs dans ces sources permettent un choix précieux pour le traitement. »

Analyse (Stein, 1850).

	Marienbrunnen. Eau, 1 kilogr.	Salzquelle. Eau, 1 kilogr.
	gr.	gr.
Carbonate de soude . . .	0,5136	0,6462
Carbonate de lithine . .	traces.	
Sulfate de soude.	2,9522	6,3634
Chlorure de sodium. . .	1,8723	1,6214
Chlorure de potassium.	0,0382	0,0721
Carbonate de chaux. . .	0,1772	0,0790
Carbonate de magnésie.	0,0782	0,0734
Carbonate d'oxyde de fer	0,0609	0,0364
Carbonate d'oxyde de manganèse.	0,0191	
Silice.	0,0628	0,0282
Alumine, acides phosphorique, azotique, acétique	traces.	
Brome et iode.	traces.	
	5,7745	8,9201

ELSTER, nom de deux rivières d'Allemagne : l'Elster Noir (Schwarz Elster), et l'Elster Blanc (Weisse Elster). La première prend sa source dans le royaume de Saxe, cercle de Bautzen, au pied du Sibyllenstein, coule d'abord du S. au N., puis entre sur le territoire de la Prusse, se dirige de l'E. à l'O. et se jette dans l'Elbe, entre Torgau et Wittemberg, après un cours de 180 kilom. La seconde, ou l'Elster Blanc, prend sa source près de la frontière de la Saxe royale et de la Bohême, sur le territoire de la seigneurie d'Asch (Bohême), entre en Saxe, passe à Adorf, Plauen, traverse la principauté de Reuss, baigne Greitz, Géra, entre en Prusse où elle arrose Zeitz, rentre dans le royaume de Saxe où elle passe près de Leipzig, tourne à l'O. et va se jeter dans la Saale, entre Mersebourg et Halle. En 1813, le brave Poniatowski trouva la mort dans les flots de l'Elster Blanc.

ELSTERBERG, ville de la Saxe royale, cercle de Zwichau, bailliage et à 13 kilom. N.-E. de Plauen, sur la rive gauche de l'Elster; 2,485 hab. Fabrication de lainages; tanneries, poteries, ardoisières.

ELSTOB (Guillaume), antiquaire anglais, né à Newcastle-sur-la-Tyne en 1673, mort en 1714. Il entra dans l'état ecclésiastique et devint recteur d'une église de Londres. Il a produit un *Traité sur l'affinité qui existe entre l'étude des lois et celle de Dieu.* Il avait beaucoup étudié les lois saxonnes, et avait entrepris sur ce sujet un grand travail que la mort ne lui permit pas d'achever.

ELSTOB (Elisabeth), femme savante anglaise, sœur du précédent, née à Newcastle en 1683, morte en 1756. Elevée avec son frère, elle reçut la même éducation que lui, la même instruction, une de ces instructions fortes et classiques, peu habituelles aux femmes, et, il faut le dire, peu faites pour elles. Son application se porta surtout et d'abord sur l'étude de la langue saxonne. Après avoir écrit la préface qui est jointe à l'*Homélie de saint Grégoire*, et traduit en anglais cette même *Homélie*, elle entreprit, sur le conseil du docteur Hickes, la publication des *Homélies saxonnes;* la reine Anne lui accorda même un secours pour lui faciliter ce travail, en lui permettant de s'y adonner tout entière, sans préoccupations des besoins matériels de la vie. Mais cette fameuse édition n'a jamais paru, et Elisabeth n'a pu que publier, en 1713, les *Témoignages des savants* en faveur d'une partie de cette œuvre. En 1715, elle publiait un *Grammaire saxonne.*

A la mort de son frère, avec lequel elle habitait à Oxford, Elisabeth, qui savait huit langues, non compris l'anglais, fut réduite à tenir une petite école à Evesham. C'est là qu'une noble dame, la duchesse douairière de Portland, alla la chercher. Elle l'emmena chez elle pour y instruire ses enfants. Elisabeth vécut dans cette maison jusqu'à sa mort.

ELSUS, nom latin de l'Ill.

ELSYNGE (Henri), publiciste anglais, né à Battersea (comté de Surrey) en 1598, mort en 1654. Devenu, grâce à la protection de l'archevêque Laud, secrétaire de la chambre des communes, à l'époque du long Parlement, il montra, dans cette difficile fonction, un très-grand talent de rédaction. Il ne voulut prendre, même dans les limites de sa charge, aucune part au procès du roi, et se retira en alléguant la faiblesse de sa santé. Il a laissé l'*Ancienne manière de tenir le Parlement chez les Anglais* (Londres, 1663), ouvrage plusieurs fois réimprimé, mais que quelques-uns ont attribué au père de Henri Elsynge. Un autre ouvrage de lui, intitulé : *Traité sur les coutumes du Parlement*, n'a pas été imprimé.

ELTERLEIN, bourg de Saxe, cercle de Zwichau, bailliage et à 5 kilom. E. de Grunhaim; 2,277 hab. Fabrication de clouterie et de dentelles; exploitation de magnésie, d'ocre, de kaolin et de fer.

ELTESTE (Frédéric-Godefroi), théologien et topographe allemand, né à Zorbig (Saxe) en 1684, mort en 1751. Il était fils d'un archidiacre, et devint lui-même prédicateur, puis archidiacre de Zorbig en 1699. On lui doit : *Topographie de Zorbig*, en latin (Delitzch, 1711, in-4°); *Notice sur la ville de Zorbig* (Jesnitz, 1732, in-8°); *Hubnerus enucleatus et illustratus* (Leipzig, 1727, in-8°).

ELTFELD, ville de Prusse. V. Eltville.

ELTHAM, ville d'Angleterre, comté de Kent, à 12 kilom. S.-E. de Londres; 2,458 hab. C'était autrefois une place importante avec un beau château royal, dont on voit encore les ruines.

ELTMANN, ville de Bavière dans le cercle de la basse Franconie, ch.-l. du district de son nom, à 19 kilom. N.-O. de Bamberg, sur la rive gauche du Mein; 1,737 hab. Fabrication et blanchisseries de toiles. Commerce de vins, de fruits et de bois.

ELTON, lac salé de la Russie, gouvernement et à 260 kilom. S.-S.-E. de Saratow, au milieu de steppes déserts. Il a environ 18 kilom. de longueur sur une largeur de 14; mais sa profondeur ne dépasse pas 40 centimètres. En été, il paraît couvert de glace et de neige, illusion produite par le sel cristallisé le long de ses bords et sur toute sa surface. Les Mongols lui donnaient le nom d'*Elton-Nor*, c'est-à-dire l'*Elton d'or.* Il produit chaque année environ 1,700,000 quintaux de sel ordinaire, à l'extraction desquels sont employés 10,000 ouvriers. On en retire aussi de grandes quantités d'hydrosulfate de magnésie.

ELTON (Richard), tacticien anglais qui vivait au XVIIe siècle. On ne sait rien de sa vie; mais il a laissé un grand ouvrage sur la tactique, l'artillerie et l'art des fortifications, intitulé : *A compleat body of the military art being plain and direct directions for the ordering and framing of an army* (Londres, 1650, in-fol.)

ELTON (Charles-Abraham), poëte anglais, né en 1778. Il abandonna la carrière militaire, où il avait obtenu le grade de capitaine, pour s'adonner tout entier à la culture des lettres. Il a donné une traduction élégante et fidèle, en vers anglais, des *Œuvres d'Hésiode* (1809, in-8°), et plusieurs recueils de poésies.

ELTSCH, bourg d'Autriche, dans la Hongrie, comitat et à 21 kilom. N.-O. de Gomor; 4,045 hab. Sources thermales et bains. Nombreuses forges à fer; tanneries, fabrication de draps communs. Aux environs, beau château des princes Kohari.

ELTVILLE ou **ELTFELD**, petite ville de Prusse, prov. de Hesse, dans le ci-devant duché de Nassau, sur la rive droite du Rhin, chef-lieu de bailliage; 2,600 hab. Le château fort d'Eltville, bâti au XIVe siècle par l'archevêque de Trèves, fut souvent habité par les archevêques de Mayence. Les Suédois et les Français le détruisirent. Il n'en reste aujourd'hui qu'une tour imposante et d'un aspect pittoresque. De nombreuses villas s'élèvent aux environs d'Eltville.

Ce fut dans cette ville que se réfugia Gutenberg après son second exil de Mayence; il y établit, de compte à demi avec son parent Bechtermünz, une imprimerie de laquelle sortirent, de 1467 à 1469, quelques ouvrages excessivement rares aujourd'hui.

ÉLU, UE (é-lu, û) part. passé du v. Élire. Choisi entre plusieurs : *Les fidèles* ÉLUS *par la volonté divine.* ‖ Nommé par l'élection, par le suffrage : *Candidat* ÉLU. *Président* ÉLU. *Que celui qui doit commander à tous soit* ÉLU *par tous.* (Le pape Léon Ier.) *Tarquin prit la couronne sans être* ÉLU *par le sénat ni par le peuple.* (Montesq.) *La royauté* ÉLUE *n'est héréditaire qu'à la condition de se légitimer par sa nécessité.* (E. de Gir.)

— Jurispr. *Domicile élu*, Domicile désigné par quelqu'un et où tous les actes de justice peuvent lui être signifiés.

— Hist. ecclés. *Evêque élu*, Evêque nommé, mais non encore sacré.

— Substantiv. Membre d'un corps ou d'une assemblée qui a été nommé à la pluralité des voix : *Le nouvel* ÉLU. *Les* ÉLUS *du peuple. L'*ÉLUE *d'un couvent de femmes est quelquefois nommée par l'intrigue. Dans une société démocratique le maire est le premier* ÉLU *de la cité.* (Vacherot.)

— Dans le langage théologique, Personne prédestinée par la volonté de Dieu à la béatitude éternelle : *Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'*ÉLUS. (Saint Matthieu.) *Tout coopère en bien pour les* ÉLUS. (Pasc.) *Dieu remue le ciel et la terre pour enfanter ses* ÉLUS. (Boss.) *Le choix des candidats est comme le choix des* ÉLUS *dans le système de la grâce.* (Prévost-Paradol.) *La gloire des lettres ressemble au bonheur des* ÉLUS *dans le ciel; il n'y a que les violents qui la ravissent.* (J. Janin.)

Leurs yeux, du fond de l'abîme,
Près de ton trône sublime
Verront briller les *élus.*
J.-B. Rousseau.

C'est moi qui marquerait leurs jours
Aux réprouvés de ma colère,
Comme aux *élus* de mon amour.
V. Hugo.

‖ Dans le langage ordinaire, Personne qui réussit, qui arrive, qui obtient un certain résultat : *Le petit nombre est toujours celui des* ÉLUS. (Volt.) *Beaucoup d'appelés et peu d'*ÉLUS *est une loi de la cité aussi bien que du ciel.* (Balz.) ‖ Personne prédestinée à quelque chose : *Les* ÉLUS *de la gloire, de la fortune.*

— Fig. Personne aimée, préférée, affectionnée particulièrement : *l'*ÉLU, *l'*ÉLUE *de son cœur. Il avait pour son* ÉLUE *cette idolâtrie que le défaut d'espoir rend si douce et si mystérieuse dans ses pieuses manifestations.* (Balz.)

L'élu de tout un peuple est celui de Dieu même.
C. Delavigne.

— Hist. relig. Nom que l'on donnait, dans les premiers siècles de l'Eglise, aux catéchumènes jugés assez instruits et désignés pour recevoir le baptême. ‖ Titre que les manichéens donnaient à ceux de leurs adeptes à qui étaient confiés tous les secrets de la secte.

— Hist. Officier d'une élection qui, originairement élu par ses concitoyens, était chargé de faire la répartition des impôts et de juger en premier ressort toutes les contestations qui s'élevaient au sujet des diverses taxes. ‖ *Madame l'élue*, Titre que l'on donnait à la femme d'un magistrat portant lui-même le titre d'ÉLU :

Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la baillive et *Madame l'élue.*
Molière.

‖ *Elu du conseil*, Nom donné autrefois à chacun des juges-consuls de Bordeaux. ‖ *Elu du peuple*, Ancien titre du premier magistrat municipal de Naples.

— Franc-maçonn. Franc-maçon d'un certain grade : *Le rite français ne compte qu'un* ÉLU *secret, quatrième grade; le rite écossais ancien et accepté compte trois* ÉLUS : ÉLU *des neuf,* ÉLU *des quinze, sublime chevalier* ÉLU. ‖ *Elus-coëns*, Rite maçonnique particulier. ‖ *Sublimes élus de la vérité*, Autre rite maçonnique.

— **Antonymes.** Electeur, éligible. — Damné, réprouvé.

— **Encycl.** On donne généralement le nom d'*élus*, dans la langue théologique, à ceux qui meurent en possession du salut et qui, par conséquent, entrent directement dans le paradis, et à ceux qui sont mis en possession de la gloire éternelle après l'expiation du purgatoire. Le ciel est le séjour des bienheureux, des *élus.* Ils jouissent de la contemplation de la face de Dieu et possèdent d'ineffables félicités. De quelle nature sont leurs joies? Comment se passe leur existence? Questions difficiles, embarrassantes, et sur lesquelles les théologiens se sont toujours exprimés avec une sage réserve. Le livre de l'Apocalypse, avec ses tableaux grandioses et poétiques, avec ses scènes si étranges, a dû fournir un aliment aux imaginations rêveuses. On a parlé d'habiter la Jérusalem céleste, de vivre dans la compagnie des anges et des saints, d'être assis au pied du trône de Dieu, de l'invoquer sans cesse, de chanter ses louanges. Autant de mots empruntés à saint Jean. Il est bon de noter cependant que les jouissances des *élus* gardent le caractère moral de l'enseignement de Jésus; on ne peut rien reprocher à ces théories de sensuel, de matérialiste; elles pécheraient plutôt par un excès de vague et de mysticisme.

Les premiers réformés, qui croyaient fermement à la prédestination, se crurent aussi les *élus.* De même que le peuple d'Israël avait pensé autrefois qu'il était le peuple de Dieu à l'exclusion de tous les autres, de même les protestants, imbus de cette idée puisée dans l'Ancien Testament, que Dieu pouvait se choisir une race de prédilection, se figurèrent qu'ils étaient les enfants de Dieu, et que leur Eglise, à l'exclusion de toutes les autres, était l'Eglise de Dieu. Cette pensée ne fut pas sans influence sur leur caractère. Ce qu'il y a en eux de dur, de hautain, de rude, de tranchant, d'orgueilleux enfin, provient certainement de l'idée qu'ils ont été surnaturellement *élus.* Le fanatisme qu'on leur reproche n'a pas une autre origine. Les mêmes défauts se remarquent chez les diverses sectes protestantes. Les méthodistes, les westleyens, tous ceux qui, avec plus ou moins de rigueur et de fidélité, ont conservé le dogme de la prédestination, ont fait une humanité à part dans l'humanité, ont affiché une austérité voisine de la morosité, une humilité qui n'est pas sans intolérance. On ne saurait s'étonner qu'il en soit ainsi chez des hommes qui se croient les objets d'une faveur spéciale du ciel; car la parole de Jésus ne laisse aucun doute sur le caractère exceptionnel de la grâce du salut : « Il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'*élus.* »

ÉLUCE ou **ÉLOUS**, ville de la Turquie d'Asie, à 40 kilom. N. de Hit, et à 195 kilom. N.-O. de Bagdad; 6,000 hab. Elle s'élève au milieu de l'Euphrate, sur une île qui a environ 2 kilom. de longueur, et renferme plusieurs mosquées.

ÉLUCIDATION s. f. (é-lu-si-da-si-on — rad. *élucider*). Action d'élucider, éclaircissement : *L'*ÉLUCIDATION *d'un texte obscur.*

ÉLUCIDÉ, ÉE (é-lu-si-dé) part. passé du v. Elucider. Rendu clair, expliqué : *Le sens populaire bien compris, fidèlement* ÉLUCIDÉ, *devient une philosophie.* (De Rémusat.)

ÉLUCIDER v. a. ou tr. (é-lu-si-dé — lat. *elucidare;* du préf. *e*, et de *lucidus*, clair). Rendre clair par des explications : ÉLUCIDER *une question. L'application, outre qu'elle sert à* ÉLUCIDER *la doctrine, est le vrai fruit de l'arbre de la science.* (F. Bastiat.)

S'élucider v. pr. Etre élucidé : *Ce texte peut* S'ÉLUCIDER *en quelques mots.*

ÉLUCUBRATEUR, TRICE s. (é-lu-cu-bra-teur, tri-se — rad. *élucubrer*). Celui, celle qui se livre à des élucubrations, à des travaux d'érudition longs et pénibles.

ÉLUCUBRATIF, IVE adj. (é-lu-cu-bra-tiff, i-ve — rad. *élucubrer*). Qui est propre aux travaux d'érudition : *Génie* ÉLUCUBRATIF. ‖ Peu usité.

ÉLUCUBRATION s. f. (é-lu-ku-bra-si-on — rad. *élucubrer*). Veilles, travaux, recherches longues et patientes : *Mettre au jour le fruit de ses* ÉLUCUBRATIONS. ‖ Elaboration lente et progressive : *Le christianisme a été préparé par une longue* ÉLUCUBRATION *de la conscience humaine, et il pourra subir des transformations.* (E. Scherer.) ‖ Ouvrage produit par un travail assidu, des recherches longues et laborieuses : *Donner au public ses* ÉLUCUBRATIONS. *Je laisse de côté ces* ÉLUCUBRATIONS *pédantesques où la malveillance se trahit à chaque ligne.* (Proudh.) ‖ Ne s'emploie guère au singulier, et se prend presque toujours avec un sens ironique.

ÉLUCUBRÉ, ÉE (é-lu-ku-bré) part. passé du v. Elucubrer. Produit à force de veilles et de travaux : *On prit son article pour une imitation des* Mille et une Nuits ÉLUCUBRÉE *par un cerveau malade.* (Ourliac.)

ÉLUCUBRER v. a. ou tr. (é-lu-ku-bré — latin *elucubrare;* du préf. *e*, et *lucubrare*, travailler à la lumière de la lampe, dérivé lui-même de *lucere*, briller. Le latin *luceo* se rapporte à la racine sanscrite *laks* ou *lauc*, voir, paraître, briller, d'où le sanscrit *laks*, *laksyas*, apparent, *laukas*, aspect, *laucanan*, œil, *laucayat*, luisant. A cette racine se rapportent : le grec *leussô*, voir, *lukê*, lumière, *luchnos*, torche, *leukos*, brillant; le latin, *lux*, *lucerna*, *lucidus;* l'allemand *luge*, *leuchte;* l'anglais *look*, *light*). Produire, composer à force de veilles et de travaux : *Elucubrer un mémoire.* ‖ Ne s'emploie guère que dans un sens ironique.

ÉLUDABLE adj. (é-lu-da-ble — rad. *éluder*). Qui peut être éludé : *Question* ÉLUDABLE.

ÉLUDÉ, ÉE (é-lu-dé) part. passé du v. Eluder. Eludé avec adresse : *Question* ÉLUDÉE. *Difficulté* ÉLUDÉE. *Les lois qui sont en opposition avec les mœurs sont* ÉLUDÉES *ou tombent en désuétude.* (Lévy.)

ÉLUDER v. a. ou tr. (é-lu-dé — lat. *eludere;* du préf. *e* et de *ludere*, jouer. Eichhoff rattache le latin *ludo* à la racine sanscrite *la* ou *las*, jouir, folâtrer, grec *laô*, *lauô*, latin *ludo* et *lætor;* gothique *lusto*, allemand *lüste*, anglais *lust*, lithuanien *louszt*. Cependant faisons remarquer qu'on rattache ordinairement le grec *leia*, butin, pour *leFia* avec digamma, à la racine sanscrite *lû*, couper; d'où *lava*, *lavana*, *luni*, moisson, ponte, récolte, *lôta*, *lotra*, butin, pillage, proprement dépouille. Evidemment c'est la même racine verbale qui se montre dans le grec *apo-lauô*, prendre part et jouir d'une chose, *apo-lausis*, jouissance, avantage. On y rattache aussi généralement *laô* pour *laFô* ou *lauô*, et si le latin *ludo* est bien l'équivalent du grec *laô*, *lauô*, il est évident qu'il faut aussi lui accorder la même origine). Eviter, détourner avec adresse; se soustraire adroitement à : ÉLUDER *une question embar-*